# L'ÎLE D'YEU
# DU VOYAGEUR AU TOURISTE

Esquisse philopatrimoniale

Claude Bugeon

Venelle du village de Cayruy Bossy à l'Île d'Yeu ( XXIes.)

Première édition papier aux Éditions Les Sèvenelles en 2007
ISBN : 978-2-9527451-1-6

## Note au lecteur

La reproduction gratuite d'extraits, ou de l'intégralité, du texte est autorisée à condition de mentionner l'auteur et la source. Aussi pour les photos. Merci.

( Claude Bugeon )

Éditions Les Sèvenelles
5 rue des Mimosas
85350 Île d'Yeu

Texte et photos de Claude Bugeon, © 2017
Lecture numérique gratuite

*« Quel est le but suprême du voyageur ? C'est d'ignorer où il va. Le but suprême de celui qui contemple est de ne plus savoir ce qu'il contemple. Chaque chose, chaque être est occasion de voyage, de contemplation (...) Voyagez en fonction du but suprême ! »*

( Le Vrai Classique du vide parfait, Lie-tseu, III$^{e}$ ou IV$^{e}$ siècle de notre ère )

## L'EAU, L'ÎLE, L'ŒIL

À la différence de certains villages qui s'édifièrent sur les rives des fleuves, la présence de l'eau définit l'insularité en tant qu'ultimes limites territoriales. Moins sécuritaire que la route, que le chemin, que le sentier ou la vaste prairie verdoyante, l'étendue d'eau entourant une terre implique la métamorphose du Passage, plaçant le « voyageur en marge du monde », pour reprendre la formule de l'ethnographe Arnold Van Gennep dans son ouvrage "Les Rites de passage" en 1909. Dans cette marge, des combats se livrent à notre insu, dont celui entre *a nimalis* et *spiritualis*, le premier prenant de nos jour un tour "psychique" matérialiste tentant d'englober le second en voulant nous faire croire qu'il est son double. L'extra/ordinaire rite du Passage est prompt en hallucinations, principalement celles, souvent excipées, des sentiments ancrés dans le formel ( pragmatiques ) et dans la mémoire nostalgique de certaines émotions qui nous charment et nous possèdent. Nous reparlerons plus loin de ces petites joies égoïstes qui sont malheureusement confondues avec des initiations, égarements qui nous éloignent de l'Art de vivre en le rabaissant à de la sincérité ou à de vagues nostalgies.

En fait, l'île est un symbole classique du Passage, or les symboles se dévaluent selon les époques, avant de s'effacer pour vivre leur clandestinité. Dans son livre "Approches, Drogues et Ivresse" en 1973, l'écrivain allemand Ernst Jünger dit à ce sujet : « La dévaluation des symboles classiques trahit toute mutation de style. Or, dans un Grand Passage, ce n'est plus de symboles isolés qu'il s'agit, mais du monde des symboles en sa totalité ». L'écrivain indique que cette dévaluation globale nous conduit à ce « Passage au blanc » qu'il revendique comme un acte de résistance. Il nous le présente d'ailleurs « non comme un acte de nihilisme, mais comme un retour offensif. Le blanc n'étant pas incolore, mais refuge du monde des couleurs ». Se retirer, et attendre, de l'intérieur du territoire, quand c'est réalisable, et non en le fuyant, est une mise en réserve des forces et une protection des symboles. Et s'il est trop entamé, le monde symbolique peut, lors de ce retrait, se régénérer.

Qu'elle soit abîmée ou non par les hommes, tant qu'elle n'est pas reliée au continent l'île garde sa puissance symbolique, car son essence est de l'ordre du binôme liquide/solide. L'île est non sous l'autorité des hommes mais de l'eau, élément du renouvellement constant. « On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve », disait le philosophe grec Héraclite cinq à six cents ans avant notre ère, or l'eau océanique va plus loin que le paisible écoulement gravitationnel de l'eau fluviale, même si ce dernier s'affranchit parfois de la contrainte du lit majeur d'un fleuve par les crues et les évaporations. Tantôt calme, tantôt agitée, l'eau océanique brasse, sans cesse se dilate et se rétracte, arrache des morceaux de côtes sableuses puis les restitue parfois en une nuit, agent des apparences, lave les fautes lors des rites anciens, nous obligeant à quelque humilité face à ses fluctuations qui sont comme autant d'images de l'impermanence qui produit et nous domine. Nous pouvons ajouter que l'eau océanique dévore aussi les terres irrémédiablement, ce qui se fera à l'Île d'Yeu, pour toutes ses parties basses en plaine sableuse de l'Est, au cours des deux cents prochaines années.

En hydrodynamique, l'eau est en quelque sorte « l'organe sensoriel de la terre », pour reprendre l'expression de Theodor Schwenk en 1982 dans son livre "Le Chaos sensible", elle est réceptive à toutes les impulsions qui lui viennent du dehors, en quelque sorte elle les engramme. La morphogenèse des solides résulte des mouvements et de la composition des li-

quides et des gaz ; les formes plus élaborées, telles les cellules organiques et leurs organisations, résultent également de la chaleur et donc des combustions. Quant à leurs mouvements, liquides et gaz se comportent d'ailleurs à peu près semblablement. Yeu s'est géologiquement préparée durant l'Ère Primaire, par magmatisme et métamorphisme, et par des orogenèses liées à la formation du Massif Armoricain, ce qui généra des luttes titanesques entre solides et liquides, ses granite devenant orthogneiss, le tout produisant des reliefs où l'identité des îles atlantiques de notre grand Ouest n'était pas encore singularisée. Puis elle fut usée, et recouverte par les calcaires marins des deux ères suivantes. Son relief aurait pu surgir à nouveau au passage de ces ères ( Secondaire/Tertiaire ) lors des poussées dues à l'ouverture de l'Atlantique Nord mettant ainsi en place la Péninsule Ibérique, mouvement comprimant et impliquant au Tertiaire la sortie de la chaîne des Pyrénées, le tout faisant basculer vers le Nord/Nord-Est la plate-forme continentale, ce dernier basculement créant des reliefs rejetant peut-être autour du site de l'île ( selon le géologue Vanney ) les calcaires accumulés durant des millions d'années. Au Quaternaire, les glaciations et les transgressions marines rattachèrent ou détachèrent Yeu du continent, déposèrent roches, sables et limons, les mobilisant en modelant l'ensemble selon les courants, pour enfin créer l'insularisation actuelle, notre *insula*, vers l'an 3000 avant Jésus-Christ. En marchant prudemment le long du sentier littoral des falaises, ou en suivant sur la plage le tracé de la laisse de mer d'algues et de coquilles vides que les gens d'ici nomment bellement "la limée" — juste rappel du "limes" que les Romains transmirent à toute l'Europe et que l'on retrouve encore en France dans notre "limite" — je pense à d'autres dépôts, plus spirituels, ceux de la langue et de la culture des peuples qui, bien que n'étant peut-être pas venus conquérir l'île, y ont semé indirectement le "parler" qui fait paraître les choses en ce Monde. Je pense aussi à l'Histoire malaxée par le temps, et souvent je demeure songeur en tentant d'imaginer la naissance phénoménale des lieux où nous vivons ! L'île est un nombril du Monde, un point central, bien sûr je la vois à travers les âges telle l'œuvre des hommes, mais surtout en courbes et en spirales liquides, comme le nœud de l'arbre est l'œuvre de la sève tordant ses fibres, ou comme l'œil humain naît du gonflement de la saillie cervicale, du creusement des membranes jusqu'à l'individuation du cristallin.

"Le Mont-Libre" au XXIes.
( dénomination de Saint-Sauveur durant la Révolution )

Je vis à l'Île d'Yeu depuis 1982. Je la parcours, l'étudie, la respecte, je ne m'en obsède pas mais je pense la connaître excellemment, si tant est que l'on puisse vraiment connaître quelque chose. J'aimerais que les humains préservent son génie du lieu, parce que cette île me donne à vivre ce qui ne peut se narrer : une Totalité, la complétude, et donc l'esprit du beau, même si elle garde un fort caractère malgré les attaques multiples. Je pense avoir réussi à faire protéger pour longtemps ses parties sauvages, son "âme" ( ce qui précédait l'homme ), protéger de ceux qui manquent de visions philosophiques et écologiques, qui sont formatés à l'aune des pensées continentales et simplifiées de golf, de "complexe-balnéo" ou d'île-parc ; protéger des nostalgiques qui ont de la difficulté à se représenter une île sans la domination de la pêche, une île dont ils ne seraient pas les propriétaires ; protéger des affairistes qui verraient bien les rares étendues végétales en zones urbaines et agricoles devenir des terrains à bâtir … Des groupes hôteliers et immobiliers s'intéressèrent à la Côte Sauvage et aux dunes des Conches avant et dans la décennie de 1980, les prétextes étaient d'ordre économique, cachant une spéculation sous un caractère d'utilité publique. Heureusement les équarrissages furent évités, les municipalités résistèrent, le besoin n'était pas pressant. Mais aujourd'hui, s'il n'y avait pas le classement d'État que j'ai initié tout serait très différent sous la pression du marasme financier et de la dégradation culturelle, face au départ des jeunes et des chômeurs.

Je n'ai jamais eu l'idée de mettre l'île sous globe, genre réserve patrimoniale, la protection idéale semble un beau projet mais le danger est absolu quand les idéaux sont réalisés. Il n'est nécessaire que de limiter certaines atteintes particulières grâce à l'usage intelligent de tous les outils administratifs, ce en n'oubliant pas d'appliquer des tolérances savamment calculées. L'île future ne doit pas se penser à l'aune exclusive d'exigences touristiques essentiellement inspirées de quelque émanation citadine. Les fameuses "mises en valeur" dont on nous rebat les oreilles portent en elles leur lot de perfidies et d'inconsciences, nous devons rester loyaux envers l'évolution "naturelle" des zones ensauvagées de l'île. Pour le reste, il n'est question que d'évolution spontanée humaine : démographiquement en tendant à un meilleur équilibre entre population et activités, et écologiquement en avantageant l'expression de la diversité biologique. Il est complètement évident qu'il faut viser le très long terme : fatalement le lieu se dépeuplera, ainsi il finira un jour par retrouver l'harmonie qu'il eut jadis quand ni l'argent ni la société de consommation ne primaient. Certes je serai mort depuis longtemps, mais l'île finira par gagner : elle existait avant l'homme, existera après, Yeu est un espace matriciel s'autorégulant. La Nature ( c'est-à-dire la tension vive et l'instabilité créatrices, l'harmonie dynamique dans l'équilibre instable ) gagne toujours, rétablissant tôt ou tard les œuvres proportionnées inhérentes à la grande diversité. Dans un siècle ou deux la mer aura transgressé de beaucoup la ligne de rivage que nous connaissons aujourd'hui, depuis les années 1980 je l'ai vu reprendre ce travail qu'elle avait arrêté il y a cinq millénaires ! Le monde va mettre bas une terre nouvelle. Déjà, le paysage de l'île de ce début du XXI$^{e}$ siècle n'a absolument plus rien à voir avec celui de la fin du XIX$^{e}$, ni la culture, ni les mœurs, ni la fréquentation, ni l'économie ... le paysage des cent prochaines années sera encore tout autre.

Il nous reste alors à chanter avec Henry David Thoreau la chanson de l'ambroisie, cette herbe de la terre, absente de l'île à l'état sauvage, et qui nourrit les dieux, eux qui boivent la rosée comme nectar, car « ils sont des gens simples et nous voici affamés de faire comme eux maigre chère ».

…

À l'origine, cet essai était une commande faite par les Amis du Musée de La Roche-sur-Yon pour le premier numéro de la revue "Choses" paru en 1994 et dont le thème était "*Le site*". Je l'ai beaucoup augmenté et modifié avant la première parution, puis encore repris pour cette version numérique, il rappellera certains textes de mon "Journal insulaire", mais j'ai vou-

lu ici suggérer plus singulièrement la subtile dégradation de la vision de l'Île d'Yeu entre 1897 et 2007, dégradation de vision qui a encore augmenté jusqu'en 2017, malgré un faux semblant écologique de la part des élus locaux. Je tente là, aussi, une esquisse pour "l'amour, l'amitié que l'on éprouve envers le patrimoine" ( esquisse *philopatrimoniale* ), donc envers l'héritage du père, des Anciens, on peut aussi lire ce mot comme désignant l'*écosophie* d'un patrimoine non obsédé par lui-même ( "une sagesse de l'habitat", de l'*oikos* grec ). Il s'agit de la proposition d'un principe synergique qui suggère, grâce à l'évocation de pistes nombreuses, que le regard porté sur l'Île d'Yeu devienne vraiment transcatégoriel, sortant enfin du registre de la déclinaison des sentiments et du rabaissement à une froide économie, sortant du fastidieux inventaire des savoirs, sortant de la déculturation de l'île qui se fantasme toujours à l'aune des inventions romantiques lues dans certains ouvrages ( qui la célèbrent depuis le XIX$^{e}$ siècle ) et que des "conteurs" pseudo-historiens reprennent toujours naïvement aujourd'hui.

La dune de la Grande Conche en automne ( XXI$^{e}$s. )

L'ENTRE-DEUX GUIDES

En 1897 paraît chez un libraire-éditeur nantais le "Guide du Voyageur à l'Île d'Yeu", de Ambroise Viaud-Grand-Marais ( 1833-1913 ). Très intéressant, ce guide fut constamment republié jusqu'au début des années 1980 et parfois après, mais avec de déplorables coupes et réactualisations. L'auteur, médecin et botaniste averti, y livre les à-côtés de ses herborisations à propos d'une île qu'il aime profondément mais qui ne l'aveugle pas. Il n'est jamais dans la sentimentalité, ni dans une histoire qui ne serait installée qu'au ras des faits, ni dans une description laborieuse et mièvre. Il y a encore en lui un peu de l'esprit préromantique de la fin du XVIII$^{e}$, mais avec la curiosité naissante des sciences modernes. Nous sommes à la fin du XIX$^{e}$, et le mot "touriste" a déjà été utilisé fugacement pour nommer un voyageur en Angleterre dans les années 1810 ; dès 1838 Stendhal, dans ses "Mémoires d'un touriste", suggère l'idée d'un voyage d'agrément, plus léger, moins aventurier, mais cultivé. En 1880 on trouve même un visiteur de l'Île d'Yeu qui relate son excursion en la signant « Un touriste nantais ». Quelque chose est en train de se passer ! À la fin du XIX$^{e}$ la science est encore toute pénétrée de la leçon des encyclopédistes du XVIII$^{e}$ dont, il est certain, l'ultra-rationalisme nous hantera encore longtemps comme une réduction de la pensée, même si maintenant nous savons que du "tout" on ne peut que ressentir l'idée à défaut de l'expertiser vraiment. Les révolutions qui se firent dans le sang engendrèrent les terrorismes de l'esprit qui nous sont contemporains même

au sein des démocraties capitalistes, car le capitalisme ultralibéral se passe très bien de démocratie ( comme nous le montre la Chine ). Les révolutions humaines sont toujours trop totalitaires et perverses, qu'elles s'habillent de laïcité comme en France, ou de religiosité comme au Moyen-Orient. C'est pourquoi ressentir la Totalité sera la plus grande des révolutions, elle s'accomplira dans la paix et le rêve éveillé ( "*rêvolution*" ), elle nous permettra de ressentir que nous sommes entiers uniquement si sur l'île le patrimoine ne devient pas un instrument "nationaliste" îlo-islais, une caricature, une sorte de fragmentation, une perte d'âme.

Cette complétude est un état spirituel, ontologique, on sait ce qu'elle est mais on ne parvient pas à la décrire précisément car elle dépasse évidemment les discriminations obligées de la langue. L'angle de la science réductionniste depuis le XIX$^{e}$ siècle, toujours inséparable de celui de la technique, échoue également dans cette approche, aussi cette science-là n'est-elle qu'une convention parmi de nombreuses autres qui abordent l'univers sous des angles différents. En ces conventions, les angles symboliques, mythiques, artistiques, philosophiques et mystiques, hors bricolages intellectuels et sentimentaux, seront des incarnations spirituelles qui œuvreront ensemble au même but en tendant à se sublimer en un Tout nous incorporant à l'univers en tant qu'*individus* unis, et donc vraiment *indivisibles* de celui-ci ; les angles du divertissement ( pervers ou non ), de l'information et du savoir, de la multiplication, de la statistique, de l'argent ( roi ou non ), de l'opinion opportuniste, du goût personnel ( subtil ou non ), de la notoriété érigée en système, du pouvoir légitime et pratique devenant une addiction, du sexe respectueux ou consommateur, de la propriété ( obsessionnelle ou non ), incarnent le morcellement psychique, une perte spirituelle faisant vivre les antagonismes qui sont toujours très avilissants. L'adoration ( institutionnelle ou non ), le manque de nuances, rompent les ponts entre monde psychique et monde spirituel. Les intégrismes laïcs ou religieux en sont des exemples parfaits. Mais, quoi qu'il en soit, si pour le moins l'esprit est ouvert il saura encore rebondir intellectuellement face à la négation de toute ouverture.

En 1876, les "Excursions botaniques" de Viaud-Grand-Marais étaient déjà ponctuées de naturalisme, d'économie, de sociologie, d'ethnographie, d'allusions esthétiques, avec une pointe de critique documentée, l'ensemble suggérant assez puissamment le génie de l'île de son temps, et le génie de l'auteur, car l'île est bien sûr fait du bois de l'homme qui en parle, l'homme d'alors, bien qu'elle dégage en elle-même sa propre et irréductible réalité. Beaucoup ne comprennent pas, ou ne veulent pas comprendre, que c'est l'île, puissante de cette réalité, qui crée en eux les sentiments contradictoires qui les rendent à la fois amoureux de cette terre et possessifs, et donc écartelés entre la protection et la destruction de « l'aimée ». Cette vieille idée que l'île ne serait qu'une "chose" à leur service est un piètre refuge.

Le "Guide du Voyageur" reprend et développe les annotations des "Excursions botaniques", fouille le trait, et de temps en temps, non sans bonheur, le commet avec le littéraire. En cette époque, écrire un simple guide c'est aussi dépasser l'application scolaire et la forme convenue, chromo, et trop commune de nos guides actuels. Viaud-Grand-Marais dégage une « manière » d'être intérieure, il suggère la marque incontestable de l'unité interne de l'homme. Le guide articule de multiples et inséparables domaines, les intrications discrètes s'y révèlent parfois en touches poétiques, en digressions de plus en plus précises, en rectifications inépuisables, en quelque sorte une circumnavigation du savoir, comme le fit aussi au XIX$^{e}$ en Amérique H.-D. Thoreau dans les nombreux tomes de son Journal. L'écriture est serrée. Les itinéraires sont nommés « excursions », c'est-à-dire "courses extérieures", elles laissent au Voyageur le soin de sortir du chemin pour tâter des chemins de traverse. C'est ce que j'aime quand je vais au hasard dans l'Île d'Yeu, je dois avoir à un moment donné l'impression physique d'être dans un entre-deux de la réalité, cela évite les routines. Car il s'agit de Voyage plus que de visite rapide ou intempestive. Et s'il est question de visite elle sera souvent recommencée car tel est bien le sens du latin *visitare* : « voir souvent ». Le Voyageur est un

marcheur, il porte un viatique intellectuel, il espère vaguement s'égarer par des sentiers non balisés, ne serait-ce que pour avoir le plaisir de demander son chemin à l'habitant, histoire de parler à ce qui n'est pas que Voyageur, et peut-être pour découvrir les folies cachées d'hommes à qui il est arrivé aussi de voyager de par les mers, et de revenir différents. Se perdre pour s'y retrouver, connaître plus qu'apprendre ( plus que prendre ), rencontrer et donner à l'aune de ce que l'on reçoit. En fin de compte, le marcheur ne mesure pas l'île à l'étalon de ses enjambées, c'est lui-même qu'il mesure.

Passage initiatique de la rue des Abattoirs ( XXI$^{e}$s )

Passage initiatique de la rue de La Fée ( XXI$^{e}$s )

Le "Guide du Voyageur" réserve un chapitre entier au "Passage", avant toute chose notre Voyageur se sent le Passager, malade ou non, il est dans l'attente de voir paraître à l'horizon un profil à peine silhouetté couché sur l'océan, la Terre des mythes, celle des pommes d'or. À l'époque la traversée n'était pas assurée ! Le « vapeur » mettait trois heures pour voguer sur environ vingt kilomètres, quand ce n'était pas dix ou seize heures, suivant le navire en fonction, car il pouvait s'agir d'un voilier de remplacement dépendant des caprices du vent. On en a même vu errer dans la brume, trop à l'ouest, trop au sud. C'était cela passer. Dès que les éléments s'en mêlent, l'île et le continent sont au bout du bout. Ainsi, à terre le Voyageur demeure toujours le Passager, car ce que l'on traverse vraiment, donc spirituellement, vous pénètre. L'île est humide, œil du monde né de l'eau, avons-nous dit dans notre introduction, l'île émerge du sans limite, au large, et pour longtemps encore. "Voir" par cet œil-île c'est regarder attentivement, sinon on ne voit que ce qu'on nous a dicté de voir, car voir c'est sortir de nos conditionnements. "Voir" ce n'est pas circonvenir l'imagination, ce n'est pas non plus vouloir posséder une île imaginaire, ce n'est pas ressortir le cours de l'Éducation nationale ( surtout pas ! ), c'est plutôt humer, toucher, mordre l'esprit d'un fruit nouveau, riche en micro-éléments. Et pour la personne pertinente il n'est pas de fruit défendu. Si on ne sait pas voir l'île, ce qui s'y passe ne devient que répétitions, fausse connaissance, théâtre d'ombres oubliées, tergiversations, pensées communes. Ce qui importe c'est "le changement" comme variations infimes, dépasser le stade de la contemplation. D'abord, rapports et proportions : Nature est émergences ; puis, vacuité spirituelle : dès que le "moi", cette illusion, n'est plus au spectacle des illusions ; enfin, plénitude du vide. À sa façon, l'eau lave l'île, l'eau a valeur sacrale, elle emporte les peaux mortes et les corps néfastes, fertile elle baigne continuellement

cet œil immense pour qu'il intègre des images plus nettes et nous rende une métamorphose de la lumière, de l'avenir de l'île. Dans le "Guide du Voyageur" de 1897 on passe sur des mers surprenantes qui ne vous distraient pas mais qui vous précisent. Passer et peut-être trépasser, l'Océan en a tant fait ! ces exigences sont violentes, et pour le moins naupathiques.

La naupathie est ici la première initiation du Passage océanique, initiation simple, inférieure mais forte car souffrance, déstabilisante puisqu'elle touche la régurgitation dont certains portent les stigmates plusieurs jours. Répandre à l'extérieur les odeurs gastriques de la désagrégation, voire de la décomposition, montrer le résultat de l'alchimie cachée, n'attaque pas que le tube digestif, cela touche à la matière qui sans cesse se refait, chose dont nous avons peur. Extrait révélateur du XIX$^{e}$, on conseille de : « … s'étendre et [de] se donner un peu d'aise au cou et à la poitrine (…) et pour les femmes, tout en leur donnant de l'air, mieux vaut ne pas défaire le dernier crochet du corset, la compression de l'estomac étant bonne chose (…) ». Il y a peu, lors des tumultueux caprices de l'océan, les plus faibles se revigoraient en se promenant à l'air sur le pont, ou s'étendaient yeux fermés sur les banquettes, à présent c'est impossible, par sécurité le passager doit rester assis et, pour certains, sanglés sur le siège par grosse mer. Fini le vent du large sur le visage, dans les narines ! C'est parce que la modernité est apports et renoncements. Celui qui accepte l'idée que le moteur fut placé sur le bateau pour aller plus vite, faisant ici passer en un siècle la durée de navigation d'une moyenne de trois heures à celle de 45 minutes, voire à une demi-heure chaque fois que le temps est très calme, comprend que le moteur ne pouvait que gommer un de ces jours le plaisir esthétique des voiles, et s'il est logique avec lui-même il s'en accommodera. Il sait que cette vitesse ne pouvait que croître, débouchant, pour de courtes distances, sur la réduction du volume des bateaux, et à la suppression du pont pourtant si agréable. Un jour, les 30 minutes de traversée deviendront la moyenne quel que soit l'état de l'océan, car la technologie réalise en elle-même une charge massive des virtualités qui sont fatalement involuées dans la modernité. L'apport de la poudre à fusil, de l'explosion, ne pouvait que mener à l'arme atomique, les deux vont ensemble, au même titre, qu'à l'âge préhistorique, la lancette de bois taillée en une pointe durcie par le feu, et jetée par le biais d'un propulseur pour en augmenter la vitesse, ne pouvait que donner la lance achevée par une armature de silex finement ciselé, armature ultra-performante pour de plus grandes destructions. L'angélisme ne fraie jamais longtemps avec la technique. C'est pour cela que le fond doit, en toute chose, transcender la forme, l'esprit la lettre, le spirituel transcender le psychique … Pourquoi recevoir ou voir l'île ? pourquoi venir sur l'eau ? il semble que les mythes soient forts, ils nous dépassent en nous possédant sauvagement, celui d'Icare est d'ailleurs tout aussi gratifiant car le Voyageur qui passe en un claquement de doigts, par avion ou hélicoptère, demeure un Voyageur. Ne croyez pas les tristes mines qui disent le contraire tout enferrées qu'elles sont dans l'idée technologique d'un passage, dans l'enkystement de traditions vécues superficiellement. Si du "Passage" on a le sens de l'initiation, peu importe le procédé, avion, hélicoptère ou bateau, car l'initiation dépasse la forme, sinon elle n'est rien si ce n'est une relique. Il suffit de vivre le fond comme une expérience intérieure et non comme une émotion "sentimentalisée" ou une distraction.

Le "Guide du Voyageur" n'est pas que nourriture de l'âme, le médecin qui l'a écrit sait qu'on obtient peu de choses bonnes d'un corps qui défaille, si ce n'est l'expérience de la souffrance. Le malade peut être "gagné". Un marin de mes connaissances, un cousin, gardait le lit jusqu'à trois jours après une campagne de pêche en mer agitée ! Il dut changer de métier. Même si le bateau n'est plus qu'un moyen de transport, l'appréciation du Passage relève d'une nature autre que celle des sentiments. La valeur du Passage n'est pas de l'ordre des phénomènes, des attachements, elle est de l'ordre de la concentration de notre force intérieure vers le monde in/formel, ce que la tradition nommait « les Eaux supérieures », comme l'explique René Guénon dans son passionnant livre "Le Règne de la Quantité" ; elle est de l'ordre de cet Océan d'en haut où l'on ne peut se noyer, où l'on ne se dissout pas dans l'autre, où l'on ne se

perd pas dans « l'ensemble confus et indistinct des influences psychiques ». Le Passage est une élévation de communion ( union commune qui n'est pas fusion ).

L'île c'est la mer, c'est également la côte que la mer délimite selon les marées et les transgressions, les deux se répondent, se superposent et se concentrent à l'intérieur de ce grand Rocher, en son Centre cristallin de la roche éclatant au soleil, et en son cristallin de l'œil faisant la mise au point ! Lumière décomposée par les facettes d'une époque, d'une existence, et portant le monde des phénomènes avec lesquels il est préférable d'être réconcilié si l'on veut vivre heureux. Cela converge vers ce qu'on nomma longtemps « Le Bourg », et durant la Révolution « le Mont Libre ». L'île ne se montre pas à qui veut. À la fin du XIX$^{e}$, le souvenir du "Bourg-Saint-Sauveur" directeur est là, souvenir remontant alors à un siècle. Direction de la terre, direction de l'esprit de "l'Ancien Régime", de l'administration qui œuvrait à partir de ce village. Jusqu'au centre de l'île les vitres des maisons se poissent d'embruns salés. Yeu était pêche et commerce, mais aussi pour beaucoup agriculture salvatrice, notre Voyageur botaniste parle des champs de céréales et de leurs adventices, les belles messicoles.

Tout cela s'est envolé, ou presque, le XX$^{e}$ siècle a catégorisé l'île comme un patrimoine exploitable sans trop comprendre ce qu'est un *patri/monium*, l'esprit a perdu en biodiversité, il est tiré au cordeau, le XXI$^{e}$ siècle exploite. Ils ont aussi cloisonné un "environnement" où tuer le temps, où passer un séjour dépaysant. Environnement ; ah ! le triste mot, il faut savoir que, dès que nous avons l'impression que les choses nous environnent, nous nous sentons importants : ce qui semble être disposé autour paraît bien plus manipulable que ce qui est, en fait, une continuité d'interdépendances entre représentations mentales et phénomènes extérieurs. La "mestrance" — c'est le mot en parler local donné aux dirigeants de l'île par ses habitants, un mot issu de l'ancien français *mestre* du XII$^{e}$ siècle, pour "maître" — la "mestrance", dis-je, change selon les élections mais en gardant une forte propension à croire, ou à espérer, qu'une terre insulaire puisse se "gérer" comme une addition de choses extérieures. Une fois aux affaires elle réalise bien sûr qu'il n'en est rien. L'île n'est pas une addition mais une synergie de problèmes, on ne stimule pas un organisme déséquilibré en lui donnant des cuillerées de vitamines magiques, non, on en retraite complètement le fond.

De nos jours, le mot gestion s'emploie pour n'importe quoi, on "gère" même ses émotions comme si on les "portait sur soi" tels des vêtements, alors que l'émotion est *movere*, mouvement, évanescence. La gestion ce n'est que de l'administration, elle ne s'opère à la lettre qu'en pratiquant du calcul, avec des inventions statistiques, des triturations de chiffres comptables, des lois, donc des "choses" sans âme, celles de la moyenne. La gestion, même si elle constitue une part indispensable du travail communal, ne peut modifier le sang de la communauté, elle n'est que de l'administratif. Le sang de la communauté ne peut s'oxygéner qu'avec des outils de savoirs qui doivent être davantage que l'alimentation minimum culturelle que l'on est en droit d'attendre d'une municipalité, davantage qu'une école, qu'une crèche, que des subventions congrues, qu'une aide sociale, que des animations parascolaires, et que les spectacles de show-business de l'été. Moins il y a d'outils moins il y a d'éveil. Ces outils sont : médiathèque, musée patrimonial de grande qualité pédagogique proposant gratuitement et toute l'année informations et expositions, et permettant à quiconque et aux écoles de venir en faire leurs miels. Car les véritables communications ne transmettent pas le "miel" ( la Culture ), elles ne sont que des transmissions factuelles de mots, d'objets, d'images, de sons, pas de ce que mots, objets, images et sons ont déployé en vous ou déploieraient mystérieusement hors de vous. Communiquer c'est ne "mettre en commun" que de l'élémentaire, un élémentaire vaste car diversifié où les informations sont circonstanciées, contextualisées.

Il fut un temps où sur l'île la Culture patrimoniale était vivante, elle n'avait aucun besoin des musées et des médiathèques, riche ou pauvre selon les siècles elle se constituait spontanément au croisement de la Terre, de la Mer, des Métiers induits, des Humains pétris par

une tradition vraiment intériorisée, dans la création d'une langue revisitée, d'une économie de subsistance équilibrée ( vivrière ), dans les rites calendaires et les croyances multiples, la connaissance des plantes et des animaux sauvages. Cette noble Culture n'existe plus à l'Île d'Yeu, au moins depuis l'après première guerre mondiale. Et même si la communauté a quelques sursauts sous forme de « Faisons la fête avant ou après les vacances, réunissons nos camaraderies pour nous retrouver et nous laver des troubles de l'été, etc », aussi sympathique que cela puisse paraître il ne s'agit que du mime d'une union ancienne, d'une culture à l'aune de pratiques continentales associatives, culture moyenne, universalisée, déclassant l'idée patrimoniale spirituelle et, au bout du bout, poussant cette dernière vers l'impasse de l'incontournable musée. C'est ainsi, nous devons d'abord l'accepter si nous voulons repartir de zéro, reprendre les symboles, les réactualiser en les "ouvrant" sur les bases d'une approche scientifique magnifiée par la poésie, honorée par l'Art de vivre, la Culture territoriale en maîtresse telle une autorité, notre amante. C'est elle qui peut encore nous sauver d'une médiocratisation de prêt-à-porter.

Le passage des Fontaines ( XXIes )

Aujourd'hui, l'île devient également un cadre d'exploitation pour les malins très intéressés, ceux qui ont perdu le sens des infinies continuités pour le plus grand profit de leurs idées ou de leurs affaires. La nature de l'argent est comptes et donc fragmentations. Or, un Monde dont on oublie le sens de l'intermédiarité, des contiguïtés, se caricature en représentations intellectuelles stroboscopiques, périodiques, plus ou moins saccadées, il se stabilise à la longue dans une imagination qui perd son essence transgressive et donc sa raison d'être. Pour « vivre l'Île d'Yeu » ( et non exclusivement *à*, *sur* ou *de* l'Île d'Yeu ) il faut avant tout accepter la soumission aux diktats naturels éco/logiques des principes fondateurs qui autorégulent le désordre, il faut aussi détruire la vanité que nous avons à vouloir préserver les choses à l'encontre des courants émergeants qui, eux, seraient fondateurs d'idées nouvelles justement promptes à rétablir les continuités. Il faut donc servir la Nature, se réjouir de son omnipo-

tence, et en tirer les atouts la création tous azimuts ( humaine et non humaine ), sans pour autant se démettre face aux coups du sort, que ces derniers soient climatiques, politico-économiques, populistes, régressifs ou répressifs. La soumission n'est pas une démission. Le roseau de la fable se plie au vent quand, au même instant, le tronc du chêne vénérable se brise ; et sachons que l'arbre au tronc biscornu vivra sa vie entière dans son pré quand l'arbre au fût droit et élancé risque fort de la terminer prématurément en planches ; ou encore que l'homme boiteux ne va pas à la guerre souffrir ou se faire tuer, chose que l'on impose à l'homme sain … la nuance peut sauver un individu, un Monde. Il n'y a pas d'autres possibilités de résister face aux esprits routiniers, conservateurs … Mais nous n'en sommes pas là, l'année 1897 nous livre encore un Voyageur sage, préoccupé par les beautés d'une terre rude mais qui n'est pas un enjeu trop politique ni un enjeu commercial, terre vécue de l'intérieur.

…

L'excursion n'est pas l'itinéraire qui, lui, va d'un lieu à un autre pour que vous puissiez frémir, vous divertir, tuer l'ennui, que sais-je encore … tournant et retournant, pour vous *séduire* et donc, comme le signifie l'étymologie de ce mot : vous "séparer". Le touriste recherche l'itinéraire, mais le Voyageur ne l'aime pas, même l'itinéraire « vert », il compte plutôt sur les petits riens. À la fin du XIX$^{e}$ les Voyageurs sont peu, ils se comptent sur … en fait, ils ne se comptent pas, et c'est un signe de bonne santé pour une économie non saturée, non lénifiante, la rareté est en ce domaine toujours plus profitable que la quantité, même la rareté de l'argent dont alors on goûte le prix. Le bonheur c'est une Culture vraie ( intériorisée et comprise ), pas l'argent roi. Le confort super-installé, spirituel ou financier, ne conforte rien du tout, il aliène, car la sécurité archi-fiable emprisonne et tue l'esprit de la vive existence. On ne dénombre pas la qualité, elle s'expérimente hors les chiffres, elle suscite l'essence plus que la substance, avec des mots qui confinent au poétique, au don, à l'échange ; la qualité n'est pas quantifiable, donc elle ne partage pas, c'est-à-dire elle ne se discrimine pas en part. La Culture vraie est inquantifiable, seules les informations s'achètent.

C'est l'Île d'Yeu, et en 1897 il arrive que certains, déjà croisés sur les quais, se rencontrent par hasard sur la Côte Sauvage. On se salue, un peu complices. On s'invite sous un dais tendu en pleine lande sous le soleil d'août, non loin d'une source ( celle de Barbe, dit-on, ne manque jamais d'eau ). On parle, on prend sa collation, ayant maille à partir avec les mutuelles inconnues, un violoneux mêle ses notes aux sons du vent, des vagues et du cri des goélands. Heureuse époque, on inaugure même un vin bouqueté ! un habitant s'arrête, on se renseigne et s'enseigne … La promenade sera longue, le soleil est culminant, d'autant que la magnifique flore des falaises retient. Des statices rayent d'éclats violacés les pierres brunes et le rose jauni des filons d'aplite. On mâchonne le céleri sauvage poussant à l'aplomb d'un suintement du rocher. La chaleur rend à l'île des « culminances » lapidaires. Le Voyageur s'éponge le front en marchant d'un pas tranquille, sans attente parce qu'il sait que même le "rien" sera ici le meilleur, ce rien qu'aujourd'hui certains voudraient remplir d'animations, les mêmes animations festives que l'on voit partout ! le moyen c'est le médiocre, les mêmes pistes cyclables, les mêmes conceptions du paysage, réduit au bleu de la mer, au brun des falaises, au vert de la lande, à l'ochracé du sable, les mêmes arguments touristiques non visionnaires, sans les mystères … des conceptions et des arguments de catalogue.

Notre Voyageur de 1897 n'est heureusement pas l'habitant télévisuel qui serait aveuglé de lassitude et que son île ne surprendrait plus, ni le visiteur d'un jour ou de quelques heures qui « se ferait l'île » à la va-vite comme on la besognerait, et qui croirait avoir "tout vu" parce qu'il aurait entr'aperçu fugacement l'extérieur de la matrice du Monde ! Cependant, Voyageur et touriste sont deux curieux qui, je le sens bien, pourraient s'entendre, il suffirait de peu, il suffirait d'élever le débat, les propositions. Car comme tous ils croient semblablement à la

magie du caché, frémissent sans se l'avouer aux mêmes forces vives de la Nature, bien qu'avec des approches qualitatives très différentes. Quand ils y marchent sans précipitation il est question d'une île qui a du cœur et du corps, d'une alliance, mais on ne leur propose le plus souvent que l'abattage d'un transport, ou je ne sais quel bruyant et ridicule véhicule de carnaval. Le médiocre, qui est étymologiquement la moyenne, est ami de l'argent.

Automne bocager des prés de Cadouère ( XXIes )

Tout de l'île captive, de la mer, de la terre et des airs, visions changées et mesures réévaluées. Il faut revoir les rapports et les proportions, comme pour apprécier une œuvre d'Art, l'Art étant davantage que de la création manuelle ou du bricolage ( même intellectuel ), ou comme pour faire de la philosophie, voire de la politique pleine de justice sociale humaniste et non pleine de culpabilisations, de ronds de jambes, de bons sentiments larmoyants, de fausses transparences. Mériter l'île pourrait paraître plus prégnant mais c'est vrai et faux à la fois, au fond du fond l'île n'a pas à être méritée car à l'âme simple, et non simpliste, elle est donnée sans effort, gratuitement, telle une grâce de notre destin qui, tragique ou non, est toujours l'incarnation de la dignité. Parce que le digne c'est le *decet* latin : le « il convient, ce qui convient », et qu'il suffit de naître pour convenir au monde, à la vie, à l'île, sans obligation de travailler, nous n'avons pas à "gagner" le droit de vivre, d'y vivre ! Le mérite c'est déjà une dégradation de la dignité inventée par des amateurs de compétition esclaves des chiffres et de la puissance, alors que le "divin" c'est au contraire la liberté, le fait de convenir juste parce que l'on existe et qu'on n'a rien demandé. Le regard doit être sans prix, tristesse au port, gaieté au Bourg, ou l'inverse, sans chercher les récompenses, nous réalisons alors pourquoi la Nature s'épanouit sur ce qui fut décomposition. Ah ! l'odeur des algues pourrissantes en automne dans les jardins, l'odeur sèche du sable l'été, l'iode à plein nez, tout est vie !

Pour le Voyageur l'île n'est pas un cliché chromo, ni un loisir dit "culturel", et qui n'a souvent de Culture que le mot. L'île et l'eau, inséparables, sont ce que je nommerai l'île/l'eau ou l'eau/l'île ( cela chante déjà ! ). C'est une épreuve aux multiples repentirs, incisée par un mystérieux buriniste, un dessein fondamental qui ex/prime l'âme révélant les suggestions qui rendent juteuse la vie si "naturante" : celle des étendues et des limites sans cesse réexaminées

de l'âme humaine. Il s'agit de la reconsidération de nos mesures, de la mise en taxons, donc d'une nomenclature de l'univers, et surtout du dépassement de ces classifications grâce à la reconnaissance spontanée que nous avons de l'innommable et de l'innombrable. Réduire l'île à ce qu'on pourrait y dénombrer ( hommes compris ) serait pousser le Rocher vers l'abîme. L'île doit pouvoir entamer la certitude que nous avons sur les siècles passés ainsi que la hantise de l'avenir, et nous permettre d'identifier la relative position qui aide à nous situer, quel que soit notre état. Nous demandons des repères passagers.

L'île initie aux mystères, nous formulons quelques incantations comme autant de convictions, et elle prend subitement un air d'éternité. L'eau/l'île nous fait *ex/ister*, donc nous tient "hors" de nous avec des pensées fragiles et révoltantes pour mieux nous retrouver intérieurement, c'est toujours l'histoire d'une continuité. Notre Voyageur balbutie, parfois un peu naïf, mais amoureux d'universalité, il réalise que la marche doit prendre le pas sur la démarche, et que la quête ultime est sans quête. Il veut totaliser ses forces, il échoue, il comprend : vivre l'île c'est vivre l'univers, une croyance non dupe ( non faible ), dégagée de tout espoir qui vous empêche d'exister pleinement, donc spirituellement, ici et maintenant. Il suffit donc d'être. Je sais que ce qui compte dans le Voyage c'est non le but mais simplement d'y être ( même pour y mourir ), non de m'y croire sans y être, ni d'espérer y être un jour.

L'île est achoppement.
L'île est atout.
L'île est révélation.
L'île n'est pas un produit.
L'île inspire le respect.

Les décennies passent. C'est l'écart qu'il y a entre la pensée des botanistes/Voyageurs, curieux, et la pensée des professionnels du tourisme, roués. L'écart entre une Œuvre et un produit, l'écart entre l'Art de vivre et la consommation à la mode. Même si à la fin du XIX$^{e}$ siècle les gens de l'île avaient déjà presque oublié leur patrimoine oral du XVII$^{e}$/XVIII$^{e}$ ( la tradition ), comme je l'ai expliqué en divers ouvrages, cette déculturation n'avait pas encore complètement masqué l'intérêt qu'ils portaient à la terre nourricière, à ses valeurs premières. Mais quand je suis arrivé sur l'île en 1982, pour y vivre, toutes mes recherches m'ont indiqué que les dés étaient jetés depuis au moins les années 1960, les pertes étant considérables ! Pourtant les valeurs patrimoniales peuvent à tout moment être redécouvertes par qui pratique la patience et l'humilité, est en tout domaine attentif aux particularités. L'île est là, cachée loin des mièvreries exhibées dans l'itinéraire de votre téléphone portable.

…

Fin du XX$^{e}$ siècle ! En 1993 paraît un "Carnet de Voyage", guide topographique à l'initiative de plusieurs administrations, le cadre de l'édition est un Contrat Régional de Développement de cantons. Le ton est donné, nous ne sommes déjà plus dans la Poésie !

En vérité, le "Carnet de Voyage" ne traite pas d'un voyage mais d'une visite formatée. Il prend l'apparence d'un carnet à spirale logeable dans la veste, genre carnet de croquis, manipulable à souhait. Il se veut ludique, séduisant ( il l'est ), il mime le naturel tout en le planifiant. Trois "itinéraires" remplacent les "excursions", ils sont répartis en circuits de couleurs et commencent chacun par un fragment de carte IGN et une liste de points d'intérêt renvoyant aux pages portant leurs évocations. Les itinéraires ont été balisés sur le terrain : panneaux avec carte et codes colorés. De courtes recommandations invitent à suivre le sens de la promenade et à ménager les falaises, milieux sensibles nous dit-on ( alors qu'elles ne craignent rien et que c'est la lande qu'il faudrait ménager ! ). Des textes génériques suggèrent l'esprit de

chaque circuit, j'en avais proposé l'idée pour mettre un peu de "littéraire" dans cette trivialité. J'écrivis donc ces introductions et dus les défendre ardemment auprès de certains pour qu'elles soient acceptées. J'avais souhaité que ce carnet ne fût pas qu'un faux carnet de voyage, c'est-à-dire qu'il sortît de l'esprit des notices patrimoniales primaires, et que l'on sentît souffler entre ses pages un vent moins racoleur que celui de l'été. Mais baste ! on se retrouve avec quelques généralités sur l'architecture, les mégalithes, les paysages et les plantes, qui ouvrent le livre, et sans en référer aux auteurs les notices initiales furent remaniées, faisant la part belle aux illustrations d'un aquarelliste bon fleurant l'académisme rassurant. Les signatures des textes ont été enlevées pour mettre en avant l'esprit d'une œuvre commune, on ne retrouve qu'une liste de noms, un mélange de ceux qui ont œuvré à l'indispensable matière première du carnet, donc de ceux qui ont fourni la substance, et de ceux qui n'ont fait que coordonner les contacts et financer. Nul ne sait qui a fait quoi, mais l'on sait qui a payé ! Les compétences sont troublées et, étrangement, seul l'aquarelliste a son nom bien mis en évidence, centré et à part, ce qui fausse l'entente sur le projet initial et jette le trouble sur la reconnaissance du travail des autres ( dans cette entreprise, l'illustrateur fut le seul à être considéré ). Compulsé, le carnet est un instrument de plaisir visuel, mais il est superficiel quant au fond, l'omniprésence des aquarelles enfonçant la vue dans le cliché, vignette après vignette. Son texte laisse croire à son unicité, son caractère manuscrit le révèle faussement intimiste. Bien que sans mauvais goût l'objet est aseptique, il doit pouvoir se garder tel un souvenir que l'on va refeuilleter loin de l'île avec nostalgie. Le visiteur dispose de huit pages blanches en fin d'ouvrage pour qu'il puisse « laisser libre cours à sa créativité », c'est tout dire ! Le financement est extérieur à l'île, la mainmise est parfaite … touristes, montrez votre argent !

Ambiance forestière près de la Butte de Justice ( XXIes )

Le faux carnet de voyage révèle l'influence de la politique municipale purement économique : l'île comme produit. Le produit se cache sous les peintures illustrant une île de la convention, une île « pleine de fraîcheur », expression souvent entendue à son propos. Ses illustrations assez impersonnelles laissent à penser au visiteur qu'il peut s'y reconnaître, car le goût accepté a toujours trait à la moyenne. Mais l'île-objet apparaît soudain, il s'agit d'un stade

ultime fantasmé par nombre d'élus, d'habitants et de vacanciers. Les visiteurs sont des randonneurs, le carnet vise particulièrement cette nouvelle espèce de touristes dont les fers de lances, en avertis lobbyistes, font campagne auprès des régions et des départements pour imposer leurs chemins balisés, damés, identiques partout sur la France, l'uniformisation esthétique et conceptuelle d'une nature facilement pénétrable, d'un "environnement" démocratique non ensauvagé et qui donc rassure. Le terrain est préparé, ils n'ont plus qu'à suivre les logos. Moisson d'images photographiées, temps investi dans la marche, effort qui vise la récompense d'un patrimoine "mis en valeur" pour que le visiteur "se fasse l'île" rapidement et qu'il ait l'essentiel de ce qu'il croit qu'il y a à savoir. La victoire du site, objet muséal !

Dans un petit combat d'antichambre j'étais parvenu à faire échouer la présence dans ce petit livre d'un "conteur" local qui voulait y imposer l'épanouissement d'une grille de lecture fonctionnarisée présidant à la lecture de l'île. Bien que cela soit infime, on ne se sent pas toujours stupide quand on réussit à faire supprimer les circuits de vélos tout terrain supposés être "de découverte", les thématiques scolaires, les itinéraires préhistoriques et botaniques qui sont dangereux pour le patrimoine, dans un objet dont le but n'était pas la visée pédagogique mais l'évocation. On se sent heureux quand on parvient à éviter l'exhibition d'un lieu intime et aimé. Combat sans avenir ? c'est probable, et il faudra bien un jour dépasser dans la Culture les notions primaires de l'utile et de l'inutile, histoire de prendre du champ, d'élever le débat. C'est que l'île aboutit toujours entre les mains de ceux qui veulent bien faire, un peu potentats un peu moralisateurs, ils n'ont pas l'esprit de l'intermédiarité qui ouvre mais de celle qui cloisonne pour gérer. Les bulletins municipaux ont tendance à "faire la leçon" citoyenne, les maires nous tirent l'oreille ! Les coupeurs de l'île en rondelles ont du Monde une vision de mécaniciens ou de joueurs de puzzle, or l'île n'est pas démontable !

Pour un produit subventionné permettant d'afficher un prix bas, la réussite de ce faux carnet de voyage fut des plus relatives. Disons qu'il soulignait au moins le caractère sauvage de l'île, mais sans insister, se contentant d'entretenir légèrement l'habile jachère des pans de découvertes, tel un savoir fragmenté pour une Culture qui finira bien par naître un jour. En ce sens l'ouvrage n'est pas déshonorant, même s'il tombe dans l'austérité anecdotique d'une couverture cartonnée imitant les dossiers de bureau, avec reproduction photographique d'un contrecollé de tissu, tampon d'oblitération circulaire indiquant « à pied et à vélo » telle la touche finale qui parfait l'esprit administratif du projet. En fait, sans s'en rendre compte il énonce le faux, artificialité d'une certaine innocence quand les goûts sont désormais du registre des statistiques. Ouvrage qui flattera, il n'agressera jamais l'idée stéréotypée que le visiteur se fait de l'île avant même d'y débarquer : le site. Depuis, les livrets "d'appel" touristiques n'ont fait qu'enfoncer ce clou, se confondant avec ceux de l'esprit continental.

## LA DÉGRADATION

En presque un siècle, de 1897 à 1993, le mot Voyage s'est déprécié à l'aune des informateurs et propagandistes fabricant la communication. L'île ne leur a pas échappé, les techniques des médias ont fidèlement servi le "grand-œuvre", celui de la désinformation en contextes et images biaisés, titres accrocheurs, où règne le "copier/coller" impersonnel et fainéant si cher aux esclaves de l'informatique. L'hyper-information a vidé l'information, réduisant la Culture à des faits bruts, comme si ceux-ci existaient, alors qu'ils ne sont que par leurs relations et surtout leur synergie. À ce stade, l'île devient une appropriation, et une rumeur parmi d'autres. L'Île d'Yeu est au-delà de tels concepts. Reste à définir le respect qu'on lui porte au point de savoir comment on peut y vivre sans la considérer comme "une chose". Cela a trait plus à la Connaissance qu'au savoir, la Connaissance n'est pas cette hyper-information prédigérée et refoulée aux frontières du spectacle. L'île n'échappe plus aux produits formatés

qui prennent l'apparence du beau, du vrai, du satisfaisant et du moindre mal alors qu'ils ne sont que des produits manufacturés, édulcorés, allégés, pour intellectualité de *fast food*. Oh ! les amis, suivez la flèche, vous ne serez pas déçus … voyez ce passage terreux, c'est le bon mot de chemin, d'étymologie gauloise, et qu'ils ont transformé en piste cyclable. Au début du XXI$^{e}$ siècle on ne parle plus aux quantités de visiteurs, que l'on a programmé à chercher des itinéraires, jeu de pistes dérisoires, comme on parlait aux rares Voyageurs risquant une excursion à la fin du XIX$^{e}$. Nous sommes passés d'un univers particulier à un monde de généralités qui n'est accessible que dans l'illusion.

Ciel menaçant aux Chancrelles à la tombée du jour en novembre ( XXI$^{e}$s )

Le fonds est géré, voici un mot qui est de l'ordre des mathématiques, avons-nous suggéré plus haut. Quand la gestion s'infiltre partout les esprits pensent en colonnes et l'île a mal à la Poésie, la Culture devient de la simple multiplication et du ressassement, autant dire que l'évolution n'est plus qu'un mot vide. C'est le règne d'un *patri/monium* tourné vers l'exaltation du passé, les témoignages, les commémorations à tout va. La technique est alors mise au seul service du bon ordonnancement de la société, les lois se multiplient et la lettre de la loi prime sur son interprétation. Une telle idée de la vie du patrimoine est évidemment inadéquate aux grandes découvertes, elle ne fait que sécuriser l'esprit fragile, mais enfonce progressivement, et à leur insu, les communautés humaines dans une stagnation de la raison prompte à faire surgir l'ordre moral, celle des dictatures molles ou dures, et des démocraties ( en fait "démocratures" ) faussement participatives qui se moquent, en fait, du citoyen, de ce « Monsieur ou Madame Faut-qu'on » ou « Y'a-qu'à ». Dommage ! cultiver avait du bon à l'époque où les pages patrimoniales se prenaient à réfléchir, levant de temps à autre une évanescente révolution dans les cœurs. Il y avait soudain des mariages étranges, un esprit pouvait devenir un grand arbre touffu, intriqué, que l'on n'avait même pas imaginé.

Aujourd'hui c'est l'île déguisée en site qui fait florès, comme le fameux *in situ* dans les arts nommés "sociétaux" ou "sociologiques", dans les reconstitutions qui sont autant d'hallucinations modernes scientifiques collectives. J'aurais tendance à préférer l'*in utero*, il porte au moins en lui la virtualité des "multivers". Bon, soit ! laissons le retraité pratiquer l'île seulement aux beaux jours, c'est légitime, sa résidence pour six ou neuf mois est un rivage où

n'échouera que son esprit sélectif, celui qui le conduira à fuir dès qu'il pleut ou qu'il fait froid. Le citadin demeure le citadin, même à la campagne ! Mais ne nous leurrons pas, dans les campagnes on vit maintenant comme des citadins, seul le décor change, nous y trouvons semblables opportunités : technologie, presse, grandes surfaces, cinéma, habitudes du dimanche … en fait, l'insularité est une caractéristique que bien des gens revendiquent et qui, simultanément, a tendance à leur peser, certains rêvent d'ailleurs d'un impossible pont qui ferait prendre la clef des champs continentaux à leurs voitures insulaires. Paradoxe ! « Habiter l'île qui retient, contraint » les pousse à compenser en affichant des velléités de propriétaires, et ceci n'est possible que parce que « leur » île a muté en paysages catégorisés, recherchés, et les paysages en des sites. "Inventaire des sites". Le touriste pointe son nez, s'étend, casse les ambiances, la quiétude, la spiritualité, alors le Voyageur s'en va en des lieux plus inaccessibles, là où l'émotion n'est pas encore programmée, voire revient quand l'île s'est vidée.

Nous en sommes là, des réserves pour le biotique, des réserves pour l'esthétique, en essayant de chasser la peur de la Nature, mais elle reste bien ancrée. Nos deux guides, à un siècle d'intervalle, incarnent en creux la mutation. Le site comme chancre accroché sur la peau du crâne de l'île, une tique qui infecte lentement, il nous faut retirer sa tête qu'elle a logée sous notre peau pour se nourrir, sinon …. sinon naîtra définitivement l'ultime chosification du site, et avec l'habitude on vivra dans le conservatisme, et donc l'avortement des idées. Le site, comme lieu de l'adoration, est un concept parasite qui nous pénètre d'autant qu'il se superpose à l'intégralité de l'île. Ce territoire peut craindre de ne devenir qu'un très gros point visitable sur la carte de la région, le monument vivant, une relique où chacun jouera l'air de rien, spontanément, le rôle de l'observateur observé. N'ai-je pas lu dans une publication officielle d'un colloque dans les dernières années du XX$^{e}$ siècle : « L'écomusée de la Vendée est le premier en France dont le territoire s'étend à tout un département » ? Si si ! Tremblons à l'idée qu'un politique et ses inconditionnels puissent avoir une telle aspiration, même métaphorique.

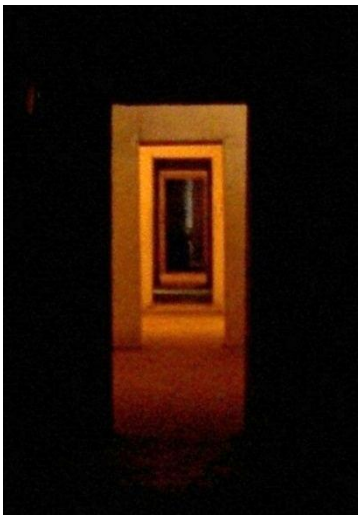
## L'ENTRE-DEUX PAYSAGER

De l'île médiévale, à demi-couverte par la forêt, à l'île du début du XIX$^{e}$ siècle, presque intégralement privée d'arbres et possédée par l'agriculture vivrière, île laborieuse, le paysage, cette création/créature de l'homme, ne fut que multiples avatars. Aujourd'hui l'arbre a reconquis le Rocher, la faible couche d'humus porte jardins d'agrément et bois de chauffage, dès que nous quittons la côte la forte végétation masque déjà l'océan. La grande majorité des murets en pierres vives, qui scindaient landes et bocages, se sont écroulés, pillés par on ne sait qui, ou disparus sous la ronce qui n'est plus entretenue, dans les landes de vagues talus trahissent leurs présences. Les prés sont plantés de cyprès" macrocarpes", l'ajonc autrefois régulé prend la place de la bruyère cinéraire, de la fougère aigle, du prunellier, de l'aubépine, du chêne vert. La forêt revient, elle sera différente de celle du XI$^{e}$/XII$^{e}$, elle sera considérée comme une sorte de parc naturel, un espace de jeux, propositions de petits savoirs. Pourtant le *liber* offre bien plus que la sève, il insuffla autrefois la dynamique de toute construction, dressa les bateaux, et notre nouvelle forêt gardera encore les secrets réfugiés dans l'intelligence du regard du Voyageur, dans les formes ensauvagées des structures, des espèces, des éléments imprévisibles ( et même de la destruction ).

Les curieux en vacances qui, sur le terrain, se penchent dans vraiment sur la diversité du monde aquatique et sur celle de la flore et des oiseaux, sur la variété des formations géologiques, sur l'étonnant fonds préhistorique, sont rares ( la terre est basse, le temps compté ! ). Le paysage est maintenant aimé pour un plaisir ponctuel de loisir "vert", ce loisir trivial qui ne s'intéresse qu'à une notion très générale du paysage, une notion plus ou moins esthétisante et ensoleillée, un loisir d'Office de Tourisme qui fait sortir de terre les résidences secondaires

désormais beaucoup plus importantes en nombre que celles des habitants. La fin du XIX$^{e}$ et le XX$^{e}$ siècles situèrent l'expansion victorieuse des taillis, des friches et des bois, un territoire de libertés pour la plus grande joie de tous mais que les gens ignorent, se contentant d'y passer. Sur le tard, pour les plus aisés, l'agrément végétal se réduira au gazon, assurant la réussite des vendeurs de tondeuses, des pépiniéristes et des entreprises de création et d'entretien de jardins. Mais peu savent sur quoi ils marchent, dans quoi ils se baignent, idem pour beaucoup d'habitants ... car il ne faut pas croire que ceux qui sont nés au cœur d'un lieu pénétré de nature en soient eux-mêmes pétris, hormis pétris par les vieilles antiennes. Et ce n'est pas la part ridicule que le patrimoine local représente dans l'enseignement scolaire sur l'île qui changera quelque chose. La vraie pratique c'est revenir sans cesse sur l'ouvrage, laisser l'anecdote en arrière-plan afin qu'elle ne serve qu'un vague canevas qui devra structurer un propos plus délicat. La pratique c'est du temps, qui d'ailleurs passe vertigineux dès que le conteur est fin connaisseur de son sujet. La pratique c'est beaucoup d'Art dans la philosophie, au jour le jour.

Les landes du Ponant ( XXI$^{e}$s )



Le Passage de la Citadelle ( XXI$^{e}$s )

Le phare des Corbeaux (XXI$^{e}$s )

Les citadins aspirant au calme ne seraient pas venus semer leurs maisons et investir sur l'île si celle-ci était demeurée telle qu'à la moitié du XIX$^{e}$ : perspectives paysagères partout ouvertes, sans arbres, villages sans confort, sans électricité, sans eau courante, toilette rustique au fond du potager, etc … île fouettée par des vents presque constants, plus aquilon que zéphyr, et desquels il aurait fallu se protéger par des parades de murs, de tissus tendus et de parasols. Le vacancier est d'un ailleurs plus policé, celui des cités, il a le sens des priorités quand il s'agit d'un minimum de confort, et désormais l'habitant lui ressemble légitimement. Les harmonies éoliennes de l'île du XIX$^{e}$ n'étaient pas toujours si agréables que cela, les rudes sons sifflants balayant le plateau central, et jouant entre les faibles et lisses mamelons de la pénéplaine, n'avaient pas la douceur caressante des sons filtrés et de la chaleur des hauts cyprès et des pins, des chênes verts, du bocage actuel livré aux arbustes. La lumière d'alors était plus écrasante, les distances à parcourir sans surprise entre les landes rases, les champs de céréales, de pommes de terre, les pâtures ; l'esseulement d'un tel siècle sur l'île éprouverait bien des habitants de notre début du troisième millénaire, ne ferait certainement pas du vacancier cet être agréablement nonchalant et peu sévère sous le soleil estival.

La technique et l'économie ont créé le paysage actuel de l'île. Le patrimoine maritime n'est plus un Art de vivre, il devient lentement un folklore passéiste, voire une matière pour sportif. Dès l'après première guerre mondiale Yeu évolua selon sa friche, disparition de l'élevage, agriculture recevant la dernière estocade de la part d'une pêche par trop lucrative qui fi-

nit elle-même par s'épuiser face à la crise de la ressource, à la donne européenne et à la spéculation touristique.

Pour le long séjour qui serait en quête d'une *tabula rasa* intellectuelle, en quête donc d'aventures plus profondes et de renouvellement spirituel, l'arbre et l'arbuste font de l'île le lieu idéal d'une campagne bordée de mer, d'une campagne où l'on peut momentanément s'affranchir de la mer, avec quelques moutons, voire de rares ânes, chevaux et vaches. Timide, l'animal revient à l'aune de la domesticité qui occulte plus ou moins le sauvage, car le goût de la nature est citadin. Pourtant les chemins évoquent toujours les perspectives du passé, la rusticité de la terre, les végétaux, les insectes, les reptiles, les batraciens, les mollusques, les micro-mammifères et les oiseaux. Ici on peut marcher longtemps en renouvelant ses visions et sans même voir l'océan. Juste, parfois, quelques goélands, poussés plus à l'intérieur des terres, viennent nous rappeler l'esprit de la côte. L'Île d'Yeu absorbe, digère, nous rumine.

Vers la fin du XIX$^{e}$, le "Guide du Voyageur" parlait, c'est évident, d'une île qui nous est inconnue, paysage calleux que l'on se plaisait, en une époque romantique, à rapprocher de la virilité supposée du marin combatif. Des mots révolus en témoignent, ils sont presque de la même époque mais d'un autre auteur, Jules Durieu, en 1905, au fin discernement : « … aller à l'île c'est communier de corps et d'esprit avec une nature dont la mâle rudesse vous heurte, mais vous rend mâle à votre tour ». Je pense que celui ou celle qui vit l'Île d'Yeu plus qu'il ne vit à l'Île d'Yeu saura encore pénétrer ce qu'il y a derrière le front verdoyant de l'île. Question d'éco/sophique que lui insufflera la curiosité.

La modernité met l'île en scène. Le "site" a ses sites internet, le Rocher est l'ornement d'un territoire plus vaste, celui des âmes qui seront plus inféodées à la planète qu'à la région, même si cela commence par cette dernière. C'est ainsi, les mentalités se décomposent pour d'autres recompositions qui prennent des tournures plus abstraites d'opinions globalisées. L'île est un rêve mutant. On part réussir hors de l'île ( peu d'avenir sur le Rocher pour un universitaire ). Le "citoyen du monde" — nouvelle discrimination qui fait mode tant elle se veut non discriminante — est un naïf qui visite et ne connaît rien en profondeur, s'enivrant de planète. Son humanisme, il le prend dans le journal télévisé et les grandes messes médiatiques des enfants du spectacle. Géologie complexe des esprits et compétition, fabrication d'une conversion insulaire à la Grande Terre, expression héroïque de la performance à médiatiser !

De nos jours, plus l'idée de l'île tourne au fantasme convenu, en un mot s'isole, plus le lieu vire au site et se délite. Aussi tout est-il fait pour que l'insularisation puisse disparaître pour le plus grand profit des entre-deux, ni *situs* ni *insula*. La Culture n'y gagne rien de bon. Dans les années 1930 on sentait déjà poindre sur l'île, chez les peintres de passage, ce pittoresque renvoyant mentalement, plus loin dans le temps, aux Artistes impressionnistes de l'École de Barbizon à qui l'on doit les premières lois de protection des paysages et des lieux à légendes. Il aura fallu attendre soixante ans de plus pour protéger ici plus du tiers de la surface insulaire, par classement rendant ces zones inconstructibles, classement heureusement autoritaire de la part de l'État contre une municipalité qui n'en voulait pas ( c'est moi qui l'ai initié et y ai passé deux ans de ma vie ). C'est bon de le savoir n'est-ce pas ? De nos jours chacun trouve cela évident, mais à l'époque ce fut très critiqué et me valut une attaque physique, des insultes publiques, et d'autres réjouissances ! En fait, je ne voulais pas protéger pour protéger, ce qui m'importait c'était de préserver ce qu'il y a en moi de sauvage, or l'île où je vis fait partie de cette "sauvegeté". J'attends que les Artistes s'empare de ce génie du lieu non commercial, mais ce que je vois est la plupart du temps très convenu ou enfantin. S'il arrive que les élus invitent l'Artiste à leur table municipale il ne s'agit que de spectacles, ils ne le prennent que pour un amuseur, pour eux promouvoir l'Artiste c'est promouvoir musiciens, chorales, chanteurs, conteurs ou acteurs de théâtre et de cirque. Le peintre peut racler sa palette, ou, comme disait autrefois ma grand-mère quand elle parlait des époques difficiles : il peut « danser devant le buffet » pour calmer sa faim. D'ailleurs, pour que le travail d'un Artiste soit

vraiment respecté en France, il doit déjà être un peu reconnu par sa ville, son département, sa région ou le pays, c'est-à-dire qu'il doit salonner et assurément baiser quelques pieds, et c'est plus facile si vous êtes un journaliste ou un animateur ( leurs livres ont tout envahi ), un marchand créant des emplois, ou bien sûr une puissance électorale.

Si nous voulons préserver le *patrimonium*, qui induit non les sens mais "le" sens, quittons les naïvetés, la loi s'avère alors le seul remède car l'appétence naturelle pour la beauté n'est pas la priorité du peuple ( sa préférence va plutôt aux jeux faciles et, le cas échéant, à la beauté sous cloche, consommée dans les musées ). Il nous reste donc la loi pour nous protéger des si communes "identités meurtrières" ( c'était le titre d'un bon livre ). Sinon, des morceaux de paysages, de biodiversités, commencent à en pâtir, puis l'homme lui-même. Combien de fois l'ai-je constaté ici ! Pourtant, la loi peut être aussi le danger suprême, trop de lois tue la loi. Quoi qu'il en soit, quand il faut absolument trancher, en dernier lieu la loi s'affirme toujours, heureusement, comme un décret adaptant les rapports et les proportions, elle tend à figer pour longtemps. Cela rassure l'écologue, mais pas l'écosophe qui a compris que de nos jours l'existence farouche est de toute façon dans l'impasse.

La Grotte du Trou-aux-Pigeons ( XXI$^{e}$s )

La splendeur du site porte son propre danger dès qu'on le vante un peu trop pour y faire venir les foules. On veut que le site fasse référence : le site « propre sur lui », le site « gravure de mode ». Pourtant mon grand-père ne vécut jamais dans un site, il traversa deux guerres, échappa aux léviathans cuirassés, mourut d'un cancer de la gorge parce qu'il chiquait trop. C'était cela le bien inaliénable de l'histoire qui fit l'île, la chique du marin d'un autre âge, le filet que l'on remaille sur les quais, le jeune pâtre dans la lande mâchant les bulbilles de la fleur de linotte, la femme aux champs sans qui nul n'aurait pu manger d'amour le cœur de l'île. À présent, ce qui nous reste c'est la Nature dans ce qu'elle a de plus sauvage.

## LE DOMAINE DES DIEUX

Autrefois, partout en France le mot villégiature sentait la campagne, car son étymologie y fait allusion, sentait donc les brassées de fleurs, les foins coupés, le labour après la pluie,

l'humus de la forêt, l'odeur prenante des cours de ferme, des lisiers, des composts, mais en plus, à l'Île d'Yeu : le vent iodé, le sable chaud, les étendues d'armérie maritime, la fleur d'ajonc, sans oublier l'âcre fumée des fours à soude dans la lande, les algues décomposées aux grandes marées, les abats de poissons rejetés par les usines ... nous en avons de bons témoignages de la part des auteurs du XIX$^{e}$ siècle. Bien qu'un peu démodé, le terme villégiature reste plus ou moins pertinent aujourd'hui, bien qu'il soit surtout le révélateur d'un effacement violent. La mémoire change, voici un autre esprit de vacances ( vacant ! ) où l'été on retire des plages le goémon qui incommode le touriste et même, parfois, le riverain autochtone. L'île doit donc attendre l'hiver et ses nuages galopants, une tempête, et avec un peu de chance un ouragan, même si la mort en résulte et quelques veuvages tragiques. Seuls les mondes sécurisés, routiniers, sont vraiment mortels parce que, eux, ils tuent l'esprit, gomment progressivement le spirituel en voulant l'imposer, le pérenniser sous forme de superstitions ou d'églises, des mondes vraiment mortels parce qu'ils lèvent l'armée des oppositions idéologiques levant encore elles-mêmes d'autres oppositions, et ainsi *ad vitam*. La mort physique, elle, est inévitable, en son tragique elle nous enseigne la disparition, la noblesse de l'absence qui valorise la présence, la puissance de l'éphémère, elle peut surgir n'importe quand, c'est son inconnu aléatoire qui nous fait, nous spiritualise, par la Poésie, les Arts, par l'inconnu et par rien d'autre. Et nous finirons dans l'intermédiarité de quelque chose de merveilleusement inconnaissable, générant un maximum d'intelligence, de cette inqualifiable intelligence, au moment où le dernier souffle nous quittera, n'en déplaise au technicien ou au scientifique.

L'île n'est donc pas le refuge qu'on lui attribue depuis des siècles, elle est le domaine des dieux, elle enseigne le Passage, Rocher issu de sourdes tensions, point de convergence, œil né du déluge, œuf de l'avenir, il faut qu'elle puisse, en son presque abandon, rouvrir son unique paupière, faire le gros dos, gratter le chancre, jeter les panaches qu'on lui impose en bête de cirque. Elle le fera, patientons ! Pour l'instant, le temps salvateur n'est pas au printemps ni en été, car d'octobre à mars il se passe quelque chose que les vrais amoureux de l'Île d'Yeu perçoivent chaque année. De cela les émissions de télévision et les articles caricaturaux de juillet et d'août ne parlent jamais. Je ne pense pas à une fausse solidarité entre les insulaires et qui s'épanouirait dès que le dernier touriste aurait quitté l'île, non, cette solidarité n'a jamais existé à l'échelle de toute une population ; je ne pense pas à la fabrication d'un "Art de vivre" islais, il n'existe que sous la plume des journalistes ou des sentimentaux dépassés par leurs émotions ponctuelles ; non, je pense à cette étrange impression de communion, à la tombée du jour, alors que je vais par le sentier côtier, comme un chien le nez au vent, immergé dans les bruits mêlés de l'Océan, de la Végétation et des Animaux, dans les parfums fugaces, la plénitude d'un astre qui s'en va, d'une lune qui vient. C'est cela vivre l'île "intérieure", de l'intérieur et de l'extérieur enfin fusionnés, c'est cela vivre la relation et la dépasser.

Dans l'ordre des représentations inconscientes l'île serait à la fois la figure maternelle et le creuset de toutes les vies et de leurs initiations. L'île serait un foyer de libido incestueux, selon le psychanalyste Jung, soit ! s'installer dans l'île correspond certainement à une régression mentale. La mère rassure et répare, mère et mer furent longtemps assimilées, les saints se laissaient porter à la grâce de Dieu vers les îles lointaines qui pouvaient résoudre, sauver, vers l'île-ventre, le giron de la "mer" qui porta l'humanité et les promesses … Mais il faut un jour enterrer sa mère, devenir par soi-même l'être fertile. Qu'en est-il de notre Île d'Yeu ?

…

Quatre-vingt-seize ans entre deux guides en fait nous éloignent de l'île au point d'en avoir le mal de mer, vertige de la spirale où les cycles superposés ne se ferment jamais, les spires s'enchaînent indéfiniment. Le site est bien sûr une chimère : tête de lion, ventre de chèvre, queue de dragon, disaient les mythologues, une chimère qui s'était incarnée car on

avait vu les monstres dont on parlait, qu'ils soient illusoires ou non. L'île est le Rocher qui glisse mais elle ne peut pas être réduite à l'avorton né d'un prodige abstrait, le fantastique n'est aucunement dans l'incroyable beauté de ce qui nous échappe quand nous nous promenons sur la Côte Sauvage, ni dans le remarquable entêtement qu'il y a à vouloir protéger l'île en la figeant. Si la beauté est en fait la Totalité elle ne peut être née que de la vision par cette intégrité humaine qui nous est un peu plus accessible que l'intégrité du monde. Or le site n'est qu'un fragment conceptuel de cette Totalité, sans plus, et nous discriminons une supposée beauté extérieure pour nous y reconnaître, nous séparons, rompant les ponts pour créer de fragiles passerelles. Nous discriminons trop, sans doute, mais l'important est de ne pas y croire à la lettre car c'est du saisissement global métaphysique que surgissent le Beau, le Bon et le Juste.

La Bretonne ramendeuse à Port-Joinville dans les années 1920 ( le quai n'était pas élargi )

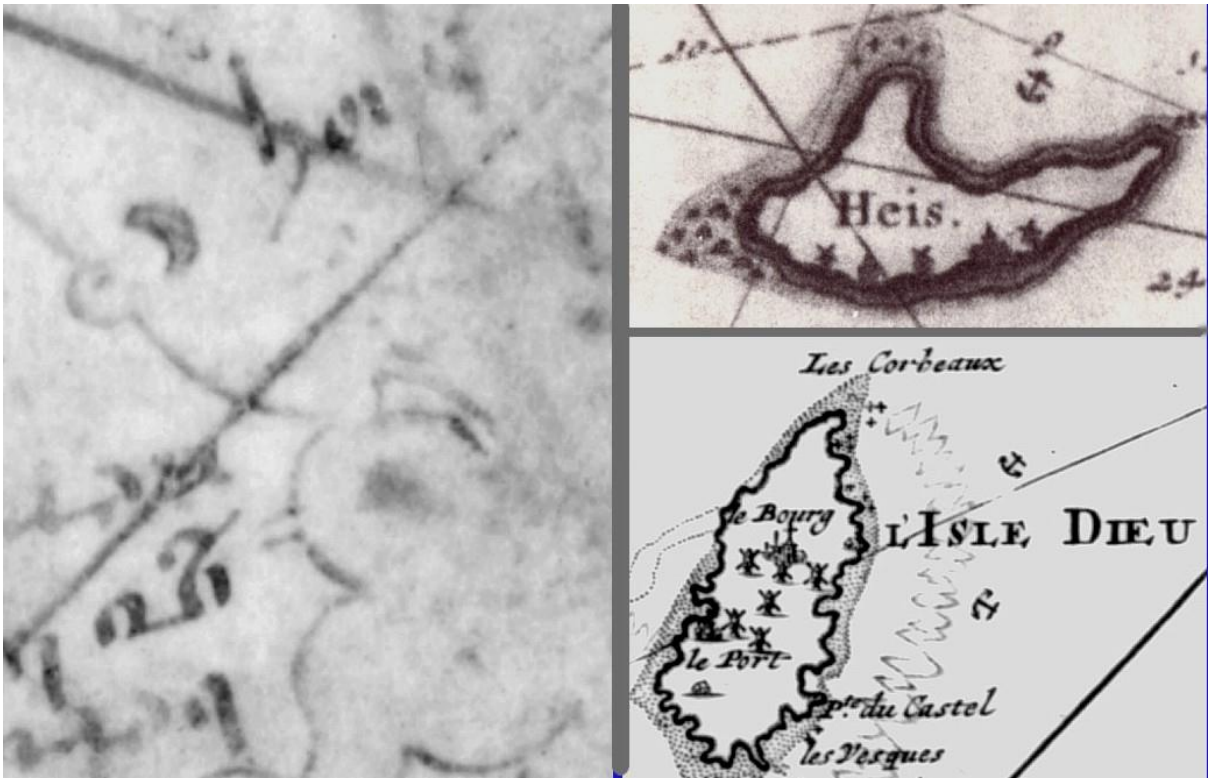
Alors que se rééditent les récits très anciens de ces « Étonnants Voyageurs » des XVIII$^{e}$ et XIX$^{e}$ siècles ( pour reprendre l'intitulé d'un célèbre festival ) — littérature qui tente cette possible "ré/union" des hommes rares mais d'inspiration semblable à travers les âges — le tourisme d'abattage, quant à lui, fait rage avec ses guides aux photographies clonées, déclinant des informations mal vérifiées où les anecdotes, ce "bris documentaire", se prennent pour de la Culture. Les aventuriers modernes sont des sportifs plus ou moins solitaires exaltant naïvement, avec une sincérité désarmante, les limites du corps et de l'esprit à grands coups de médiatisations. Ces gens pensent se dépasser eux-mêmes, mais en public, narcissisme et commerce font loi, c'est pourquoi il n'y a là aucun dépassement. Les foules se pâment au spectacle de ces réalités extrêmes qu'elles suivent au jour le jour en rêvant, prises qu'elles sont dans les routines du travail, des crédits, de la recherche du confort, de la consommation souvent inutile, reflet des reflets d'un sens commun qui se voudrait du "bon sens". Il fut un temps où l'homme admirait des dieux aux combats formidables, des dieux qui donnaient à la vie une aura d'existence, elle se transforma en cette *aura vitalis* des Anciens, "le souffle vital". Dans son ouvrage "Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?", Paul Veyne confie en 1983 : « En matière de mythes » écrit Platon dans son livre "République" « faute de savoir comment se sont réellement passés les événements antiques, nous faisons en sorte que la fausseté ait le plus possible l'aspect de la vérité ». Nous en sommes toujours là, les médias numériques y contribuent beaucoup tant les rumeurs, les opinions, y circulent à moindre coût. Au XXI$^{e}$ siècle les dieux ont été retaillés à coup de haches, ils sont au pire ceux du stade, et au mieux les héros de bandes dessinées, de romans en sagas, de feuilletons télévisés, vivant des tragédies répéti-

tives où l'Art apparaît peu. Pour restaurer ses forces mentales, le XXI$^{e}$ siècle devra se construire entre deux univers, en une synthèse exigeante, sinon il ne continuera à penser la Totalité que sentimentalement et en diagonale.

Sur la distance, j'en suis certain, l'île échappera aux peurs humaines, les filets posés encore sur de rares fruitiers seront enlevés pour que les oiseaux viennent se régaler. Le banquet sera fastueux, après tout, il fut un temps ici où la vigne produisait un petit vin agréable, mais certains plants furent arrachés car on racontait qu'il donnait un alcool poussant l'homme à quelque folie ( tout peut rendre fou dans l'excès de vie ). La forêt se dévoilera, elle revient déjà en tous les points de l'île. C'est parce que les courants primordiaux ne nous ont jamais quittés que trop d'habitants, et la très grande majorité des touristes estivaux, ne les voient pas, or une force cachée insuffle toujours une perception non quantifiable, non vacancière, non vacante, celle que le Voyageur de la fin du XIX$^{e}$ siècle vivait dans cette mouvance qui renouait avec la genèse d'un corps vitreux concentrant puis rejetant les images … les mirages. Ce corps s'écoule comme la forme naissante d'un œil, avons-nous dit au début de ce texte, nous offrant lumière et intellectualité, une Terre cérébrale. Alors, au milieu de la mer féconde, la vision s'ouvrira sur nos profondeurs insulaires, marines et terrestres, et par l'eau un Rocher sera conçu et se liquéfiera pour créer l'Un, embryogénie des mythes modernes, densification des rayons de la science et de la philosophie, densification de la raison ayant épousé les limites de sa ductilité, Art toujours à refaire. Dans deux siècles ou dans mille ans ?

Refermant mes deux Guides je me dis que je devrais en écrire un, ou plutôt un "non-guide", y planerait l'absence du jardinier et du guichetier. Ce seraient d'heureux jours à la table et sur le terrain, à tous la promesse d'un surcroît d'île. Au travail !

( Texte écrit de septembre 1993 à décembre 2006, revu en 2017 )




Évolution de la représentation de l'Île d'Yeu d'après trois cartes anciennes :
à gauche, carte génoise de Petrus Vesconte, la plus ancienne pour Yeu ( 1313 ), Yeu est un croissant nommé *Hoya* ou *Hoys*
en haut à droite, carte anonyme hollandaise ( XVI$^{e}$s ), Yeu est nommée *Heis*, avec les moulins et l'église en côte est/nord-est
en bas, reprise anonyme d'une carte française ( XVIII$^{e}$s ), Yeu ( d'Ieu ) y est divinisée en "Dieu"

# Claude Bugeon

Né le 6 novembre 1951 à Nantes. Peintre, écrivain, botaniste, éditeur, philosophe en liberté, et beaucoup d'autres choses ! Élève du grand graveur et peintre Louis Ferrand, de 1968 à 1973 il étudia les arts plastiques et leurs techniques aux Beaux-Arts de sa ville natale. Son épouse et lui créèrent ensuite un atelier de peinture pour enfants, puis une librairie d'Art contemporain, de poésie et de théâtre, de philosophie et de sciences humaines, et en 1979 une maison d'éditions ( qui existe toujours ). Il quittèrent Nantes en avril 1982 pour s'établir à l'Île d'Yeu, où depuis ils demeurent. Considéré comme le meilleur connaisseur du patrimoine de cette île, tous domaines confondus, C. Bugeon y travaille une vision holistique : y créant dès 1982 l'*Atelier du Patrimoine Islais* ( API ) pour analyser l'île sous tous ses aspects et l'inventorier. En 1986 il y empêche l'implantation d'un golf de 40 ha en pleine Côte Sauvage (!), et au début de la décennie 1990 y initie, contre les élus locaux de l'époque, le classement d'État la protégeant et la rendant définitivement inconstructible sur plus du tiers de sa surface. Il a écrit et publié chez de nombreux éditeurs, à ce jour plus d'une cinquantaine d'ouvrages touchant la poésie, la philosophie, les sciences, des récits, un journal insulaire en plusieurs tomes, des études et inventaires patrimoniaux, des livres d'Artiste où il illustre de grands textes et l'île, des essais sur l'Art, etc. Le lecteur ne trouvera ci-dessous que les titres essentiels de ses livres se rapportant au patrimoine de l'Île d'Yeu et à son génie du lieu :

- *Tout sur l'Île d'Yeu, le passé, le présent*, ( avec T. Fournier ) : l'île mythifiée et revue par la rumeur, Œ/Nadir, 1983
- *Vivre l'Île d'Yeu*, ( découverte philopoétique ), ( avec Marie Bugeon ), API, 1988
- *Terre-Mer*, ( long poème sur l'île qui inspira l'œuvre de musique contemporaine, nocturne pour orchestre d'harmonie, de Guy Genat en 1989 sous le titre "Lîle qui tournoie" ), livre aux Édit. du Nadir, 1988
- *Natura*, ( transpoésies avec estampes ), Édit. du Nadir, 1991
- *Brandons*, ( poèmes ), Édit. La Limée, 1993
- *Avifaune de l'Île d'Yeu*, ( inventaire ), API et Édit. Les Sèvenelles, 1996 et 2013
- *La Préhistoire de l'Île d'Yeu*, ( découverte ), Édit. Geste, 1998
- *Journal insulaire, Tomes 1 et 2*, Édit. Les Sèvenelles, respectivement 2008 et 2015 ( tome 3 en écriture )
- *Oia, une île spirituelle*, ( transpoésies et photos de l'auteur ), Édit. La Limée, 2000
- *Inventaire et étude critique des contes et légendes de l'Île d'Yeu*, éditions de 1996 et 2000, API et Édit. Le Petit Véhicule
- *Géologie de l'Île d'Yeu*, ( mémento ), API et Édit. Les Sèvenelles, 2002et 2017
- *Monographie critique du patrimoine de l'Île d'Yeu*, Édit. Les Sèvenelles, 2004
- *La flore vasculaire de l'Île d'Yeu*, ( inventaire complet et commenté ), API, 2004
- *Les 1600 mots du parler islais …*, ( dictionnaire ), Édit. Les Sèvenelles, 2011
- *La flore de l'Île d'Yeu, contexte écologique et géographique*, Édit. Les Sèvenelles, 2012
- *Yeu, Nature et Esprit d'une île*, (avec photos de Céline Lecomte ), Édit. Noires Terres, 2014
- *Les plantes médicinales sauvages de l'Île d'Yeu*, ( inventaire ), Édit. Les Sèvenelles, 2015
- *Le Printemps sauvage*, ( long poème lyrique ), Édit. Le Petit Véhicule, 2015
- *Inselberg, où tenir nos vies*, ( textes taoïstes de l'auteur mettant en perspective certaines de ses photos sur l'Île d'Yeu ), Édit. Le Petit Véhicule, 2016

Pour le reste, le curieux ira voir le site de l'auteur sur "Google" par le lien : Claude Bugeon, l'Île d'Yeu en tous ses états. ( ou : www.îledyeupatrimoinebugeon.weebly.com )

De nombreux articles concernant Yeu ont aussi été publiés par l'auteur entre 1982 et 2007 ( entre autres, et pour ainsi dire, tous les textes de la revue d'écologie "LE FRAS" ).